

L'HISTOIRE, SCIENCE DU COMPORTEMENT

par

Helmut GAUS et Els WITTE

Assistants à l'Université de l'Etat de Gand

à la mémoire de Jan DHONDT

I. PERSPECTIVES (1)

On ne peut plus nier que la pratique de l'histoire traverse une phase de prise de conscience qui se manifeste dans deux questions fondamentales : 1) Quelle est l'utilité de la connaissance du passé ? ; 2) Quel est le fondement scientifique de la connaissance du passé ? A première vue, les deux problèmes semblent éloignés, mais un examen plus approfondi révèle qu'ils sont étroitement liés.

Quelle est l'utilité de l'étude du passé ? Il est possible d'élucider cette question par une deuxième : une étude doit-elle être utile pour être pleinement valable ? L'utilité n'est certainement pas le critère par excellence permettant de juger de la valeur d'une étude ou d'une discipline. Où se situe p.ex. l'utilité de la mathématique pure ? D'autre part, il apparaît que même les disciplines les plus théoriques en arrivent à des résultats qui trouvent tôt ou tard des terrains d'application.

L'histoire est-elle une science ou un art ? On peut concevoir l'histoire comme un art ou même comme un travail purement autonome de l'esprit, au même titre que l'art et les sciences (2).

Dans cette optique, il n'y a pas la moindre objection à la possibilité de faire de l'histoire pour l'histoire, sans idée d'utilité précise. Si, par contre, on envisage l'histoire en tant que science, il doit être théoriquement possible d'aboutir, à plus ou moins longue échéance, aux applications à partir de constatations. Mais application de quelles constatations ?

On touche ici au problème de la connaissance du passé, et aussi au problème de l'objet que l'on veut apprendre à connaître, le passé

(1) Par H. GAUS.

(2) L.O. MINK, *The Autonomy of Historical Understanding*, dans *History and Theory*, V, 1966, pp. 24-47; G. HARMSSEN, *Inleiding tot de geschiedenis*, Utrecht, 1968, p. 105.

lui-même. Le problème est souvent posé de la manière suivante : il y a, d'une part, le passé, d'autre part, notre connaissance de ce passé. La tâche de l'historien consiste à faire coïncider le plus possible la connaissance du passé avec ce passé et d'en donner une image aussi fidèle que possible. Cette façon de voir est réfutée par l'affirmation que tout passé est déjà une affirmation de ce passé, ou, mieux, que le passé n'existe pas, ou n'existe plus, mais qu'il est créé par les historiens. Le passé est alors ce que certains groupes sociologiques estiment être le passé. Le passé varie selon les groupes, selon les périodes. La connaissance du passé est donc elle-même un fait historique, et il est envisagé comme tel dans l'historiographie. Le problème ainsi posé mène à un relativisme de la connaissance historique : H. Lefebvre montre qu'"A l'historicité définie et définitive, arrêtée et figée, celle du dogmatisme, se substituerait ainsi une historicité indéfinie, mouvante, inépuisable mais fluide, les historiens et les époques procédant par projection de soi sur le passé et par interprétation du passé en fonction de soi" (3). Ou bien on peut prétendre, comme Raymond Aron, "que la multitude d'interprétations n'est que le miroir de la multitude de perspectives" (4). Mais, en dehors de ces réfutations, on peut encore se poser la question suivante : Que veut-on étudier à partir de cette immensité de données ? Tout ? Ou tout ce qui a été à l'origine de profonds changements ? Ce que les contemporains ont senti comme important ? Ou uniquement ce qui nous "intéresse" ? Ces questions sont très importantes dans la mesure où elles sont le seul critère pour une sélection dans la masse de matériel.

On choisit toujours en fonction de quelque chose, que ce "quelque chose" soit conscient ou non (5). Et l'on est obligé d'accepter la détermination historique des critères de sélection.

S'ils ne sont pas déterminés par l'histoire, qu'est-ce qui les détermine...? Néanmoins, la possibilité d'intervenir s'offre ici parce qu'il y a une possibilité réelle de ne pas se laisser guider par un "intérêt" spontané et inconscient, dont on ne connaît ni l'origine ni le but, mais de poursuivre un but délibéré ou scientifiquement motivé. Dès qu'on fixe un but conscient à l'étude du passé, il

(3) H. LEFEBVRE, *Qu'est-ce que le passé historique*, dans *Au-delà du structuralisme*, Paris, 1971, p. 85.

(4) *Ibid.*

(5) "Mieux, il n'y a pas l'Histoire. Il y a des historiens. Dont chacun, suivant les besoins qu'il tient de son pays, de son âge, de son siècle - révèle de l'immense film du passé, telle partie plutôt que telle autre. Au hasard, non. Ou plutôt, le hasard a un nom. Il s'appelle le membre de telle société à telle époque", ainsi L. FEBVRE dans C. MORAZE, *Trois essais sur histoire et culture. Avant propos de Lucien Febvre*, Paris, s.d., p. VII.

s'ensuit, selon nous, un nombre important d'implications sur le plan scientifique. Mais que peut-on appeler scientifique ?

Ce que l'on considère comme scientifique varie selon le temps et selon les disciplines (6). Les disciplines, qui trouvent le couronnement de leur recherche théorique dans des applications pratiques, font tout naturellement de l'application la garantie de la justesse de leur raisonnement. Que signifie une erreur de déduction si les résultats sont applicables dans la pratique ? Les disciplines qui n'arrivent pas à l'application de leurs constatations, insisteront davantage sur la justesse de leur raisonnement et essayeront de se plier plus rigoureusement aux lois de la réflexion logique. Notre deuxième remarque d'ordre général a trait à la motivation. Traditionnellement, on définit une science en indiquant son objet et sa méthode. Est-ce suffisant ? Ne peut-on considérer le but comme un facteur ayant une influence déterminante sur la méthode ? C'est déjà évident au niveau élémentaire des définitions. Si on demande à un politologue, à un sociologue, à un historien, à un psychologue, à un anthropologue, de donner une définition du "leader" p.ex., on est certain d'avoir une nombre de définitions fort différentes. Mais ce que l'on considérera comme essentiel dépendra du but dans lequel on formulera la définition. Il est possible que ces différentes définitions soient toutes exactes. Mais elles ne sont pas toutes également utilisables pour chaque chercheur dans les différentes descriptions. On trouve le même phénomène au deuxième niveau de l'examen historique, c'est-à-dire au niveau de la description. Chaque événement est composé de mille petits faits qu'il est impossible d'énumérer. L'historien fera un choix et il retiendra ce qui lui semble de plus important. Mais, important en fonction de quoi ? En fonction de son idéologie, en fonction de ce qu'il croit, en fonction de ses expériences quotidiennes, en fonction de son érudition ou en fonction d'évidences plus ou moins intuitives ? Il aura d'autant plus de mal à se justifier que le degré des notions de conscience et d'inconscience sera élevé. Pourtant, son choix est un critère minimal du caractère scientifique. Dans bien des cas il n'a pas conscience des hypothèses selon lesquelles il travaille, ou même, il ne sait pas qu'il travaille selon certaines hypothèses. Elles sont impliquées dans le "common sense", dans ce qu'il considère "logique", "évident". C'est pourquoi elles ne sont que rarement tout à fait conscientes et

(6) M. DE MEY donne un aperçu intéressant de cette problématique dans *Paradigma's en "Invisible colleges". Recente trends in opvattingen over geschiedenis en de ontwikkeling van de wetenschap*, dans *Tijdschrift voor Geschiedenis*, LXXXVI, 1973, 2, pp. 167-190.

rarement absolument explicitées. Elles n'en sont pas moins présentes.

C'est précisément sur ces hypothèses, sur ces avis, sur ces convictions (citées ci-dessus) que l'historiographie se base pour distinguer un nombre de tendances. Qu'il le veuille ou non, dès qu'il publie, l'historien a répondu à un nombre de questions posées précédemment.

On peut distinguer les tendances suivantes :

- 1) *La tendance scientifique-sociale* qui s'inspire surtout des méthodes de travail scientifiques telles qu'elles ont été développées dans les sciences sociales adjacentes : un aperçu précis de la problématique, des définitions étroitement précisées, une grande attention pour les hypothèses et pour les modèles employés, l'élimination des facteurs subjectifs par la quantification.
- 2) *La tendance "humaniste"* : ici, ce n'est plus le scientifique mais l'humain qui prime, c'est-à-dire que l'homme est envisagé comme trop complexe pour être appréhendé par des hypothèses ou des modèles étroitement définis. On juge la quantification trop superficielle; la diversité humaine disparaît sous les généralisations mathématiques. Comprendre, c'est "sentir". Le style a toute son importance (7).

Selon que l'auteur envisage les phénomènes sociaux comme relativement autonomes ou, au contraire, fortement dépendants d'autres phénomènes sociaux, on peut distinguer :

1. *La tendance à la compartimentation* : partage encore la conviction que certains phénomènes sociaux, qui relèvent d'une subdivision déterminée de l'histoire, peuvent être expliqués à l'intérieur de cette même subdivision, ou quasiment. Elle expliquera, par exemple, les changements dans l'histoire de l'art par des données de l'histoire de l'art.
2. *L'histoire intégrale* : part plutôt de la thèse contraire que dans le devenir social tout influe sur tout. Il n'y a que l'étude concrète qui puisse montrer quels sont les secteurs dont l'influence sur le

(7) L'opposition entre les deux courants et leurs implications a été exposé efficacement dans D.S. LANDES et C. TILY, *History as a Social Science*. H.A. DIEDERIKS et M.A. WES, chargés de cours à Leiden en ont fait une synthèse critique dans le *Cultureel Supplement NRC Handelsblad* du 23.3.1973. Mentionnons aussi R.F. BERKHOFER, jr., *A behavioral Approach to Historical Analysis*, New-York-London, 1969, VIII-339 p. Une plaidoirie en faveur du behaviorisme dont le titre d'ailleurs témoigne de l'attitude anti-"humaniste" est donnée par B.F. SKINNER, *Beyond Freedom and Dignity*, trad. française : *Par-delà la liberté et la dignité*, Paris, 1972, 270 p.

phénomène étudié est nulle ou négligeable (8).

Selon le lieu où l'on cherche les causes du changement, on distingue :

1. *La tendance individualiste*, terme plutôt trompeur qui veut indiquer que tous les phénomènes sociaux sont finalement des conséquences de l'individu et de ses besoins. Les institutions, les groupes, les moeurs, les mythes sont les créations d'individus qui s'organisent en groupes à cause des analogies de leurs besoins matériels et mentaux ou qui résistent à des institutions, des groupes, des moeurs et des mythes. Il ne faut pas confondre cette tendance avec une conception plus ancienne de l'histoire pour laquelle des individus "géniaux" sont responsables du changement du cours de l'histoire.
2. *La tendance structuraliste* : ce n'est pas l'individu mais les structures économiques, sociales, politiques et autres et les déficiences qu'elles présentent qui sont génératrices du changement (9).

En outre, dans le travail de l'historien apparaît toujours implicitement sa conception de l'homme comme être libre ou déterminé (10).

1. *La tendance libéralisante* : pense que l'homme dispose à chaque

(8) L'histoire intégrale a été encouragée depuis le 19^e s. par deux tendances : d'une part par la tendance d'inspiration marxiste, et toutes les déformations, toutes les corrections, tout le raffinement et toutes les schématisations qui s'ensuivent. Cfr. Léon LECLERE, professeur à l'U.L.B. qui caractérise Karl Lamprecht de la manière suivante : "Sa méthode peut se définir : une application composite à la science historique de tendance socialiste, et plus spécialement marxiste, et de souvenirs romantiques", *La théorie historique de M. Karl Lamprecht*, dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, IV, 1898-1899, p. 11.

L'autre tendance est le darwinisme social ou organicisme (on compare la société à un organisme vivant) appelée aussi : tolisme. Pour elle l'ensemble social est d'importance primordiale. Cette deuxième tendance a été un terrain fertile pour le structuralisme. Elle s'est d'abord développée en anthropologie et a connu un plein épanouissement en sociologie. Cfr. E. GELLNER, *Holism versus Individualism in History and Sociology*, dans P. GARDNER, éd., *Theories of History*, Glencoe-London, 1959, pp. 489-502; D.H. FISCHER, *Historian's Fallacies. Toward a Logic of Historical Thought*, New-York, 1970, pp. 65-68 et 254-255.

(9) Cfr. en ce qui concerne la relation structuralisme/histoire le no. 3-4 de 1971 de la revue *Annales E.S.C.*, parue sous le titre global de *Histoire et Structure*. L'introduction d'André BURGUIERE pose le problème d'une manière décisive. Cfr. également dans les *Annales E.S.C.*, XXII, 1967, 4, Dr. G. LANTERILAURA, *Histoire et structure dans la connaissance de l'homme*.

(10) Dans G. HARMSSEN, *Inleiding tot de geschiedenis*, p. 84 et ss. on trouve un aperçu facilement accessible de ces tendances.

instant d'un degré élevé de liberté pour intervenir dans le cours de l'évolution pour la changer. Il n'est jamais possible de savoir au préalable comment un être humain agira dans des circonstances déterminées, sinon après en avoir fait une étude.

2. *La tendance déterministe* s'exprime dans diverses thèses. On distingue la tendance qui enseigne que l'homme est effectivement libre, à chaque instant, de penser ce qu'il veut et qu'il peut imaginer toutes les interventions possibles dans le monde réel (ici aussi subsiste néanmoins la détermination par le temps et l'espace). En même temps, les possibilités du monde réel resteraient limitées et limiteraient l'action, à tel point qu'il est plus sûr de parler de déterminisme. A la tendance "liberté dans la pensée - déterminisme dans l'action", s'oppose celle qui enseigne que la pensée a toujours un rapport fonctionnel avec les possibilités réelles et reste par conséquent déterminée par elle.

Cette distinction est très proche de la dichotomie suivante :

- la tendance idéaliste enseigne que les idées et la pensée sont la force mouvante et la cause première du changement,
- la tendance matérialiste enseigne que la cause première est constituée par les conditions de vie matérielles qui lient la pensée, la sollicitent de manière contraignante, déterminant les croyances, les mythes et les conceptions, pour qu'elles puissent se maintenir à l'intérieur d'elles. Ces tendances apparaissent plus ou moins à la lecture des ouvrages historiques. Dans la plupart des cas, il s'agit d'options qui ne résultent pas d'une recherche scientifique, mais sont constituées par des courants et des attitudes contemporains et a-historiques. C'est la finalité qu'on assigne à la recherche historique qui déterminera en grande partie les chances que l'une ou l'autre de ces tendances se manifestent. Souvent, il arrive que des convictions nées en dehors de l'histoire sont vérifiées au moyen ou à l'aide de l'histoire. L'histoire "prouve" que l'on a effectivement raison. Il y a d'ailleurs plusieurs autres possibilités d'usage et d'abus du passé (11).

(11) J.H. PLUMB expose d'une manière détaillée l'emploi et l'abus de l'histoire dans *The Death of the Past*, London, 1969, 153 p. Il résume cet abus dans son introduction : "Man, from the earliest days of recorded time, has used the past in a variety of ways : to explain the origins and purpose of human life, to sanctify institutions of government, to give validity to class structure, to provide moral example, to vivify his cultural and educational processes, to interpret the future, to invest both the individual human life or a nation's with a sense of destiny. For all societies the pas has been a living past, something which has been used day after day, life after life, never-endingly. The more literate and sophisticated the society becomes, the more complex and powerful become the

Dans les pages suivantes, nous essayons de développer une pratique de l'histoire. L'histoire n'y sert pas de matériel de démonstration pour confirmer ou réfuter des jugements de valeur d'aujourd'hui, mais simplement à découvrir les comportements humains et les récurrences. Dès que l'historien ne se borne plus à la relation des événements "réels", parce que c'est "intéressant" (les réponses à nos questions entrent alors en jeu de manière inconsciente), mais qu'il assigne une finalité scientifique à son activité, il pourra peser consciemment ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas retenir en fonction de cette finalité (12).

La connaissance du passé est e.a. la connaissance des comportements des hommes et des groupes humains dans des circonstances très variées. Cette variation des circonstances n'empêche pas les comportements de présenter une régularité. C'est parce qu'on peut parler de constantes relatives du comportement humain que les sciences sociales sont effectivement possibles. Ainsi, la loi de Gresham est la traduction en termes économiques d'un mécanisme psychique encore toujours valable. C'est cette optique qui permet sans difficulté de concevoir l'histoire comme l'étude scientifique des comportements récurrents, autrement dit, d'étudier jusqu'à quel niveau d'éventuels changements autorisent qu'on s'attende à des comportements relativement identiques (13).

uses to which the past is put." Ce n'a pas été le cas uniquement dans la soi-disante historiographie scientifique mais davantage dans l'enseignement de l'histoire. Cfr. W. PREVENIER, *Vooroordeel en stereotypie in het geschiedenis-onderwijs : oorzaken en remedies*, dans *Studiedagen 60. De vooroordelen in het geschiedenis-onderwijs. Pedagogische dagen voor leraren in de Geschiedenis, Brugge-Gent 10 en 27 november 1970. Uitgave van het ministerie voor Nationale Opvoeding en Kultuur*, s.l., s.d., pp. 41-52. La remarque de Henri Lefebvre au sujet de la morale dans l'historiographie est percutante : "l'histoire a toujours été et s'est presque toujours voulue "exemplaire". Quand la connaissance a voulu éluder les contraintes, on a su les imposer. Elle ne peut se permettre l'immoralité" dans *La fin de l'histoire*, Paris, 1970, p. 115.

(12) Il va de soi que le choix des comportements qu'il désire étudier lui sont suggérés par la problématique actuelle.

(13) Pour avoir une notion plus précise des mouvements de va-et-vient de l'historiographie entre l'unicité et la récurrence, voir J. DHONDT, *L'histoire récurrente*, dans *Diogenes*, LXXV, 1971. En ce qui concerne la relation récurrence et structure, voir J. CRAEYBECKX, *La notion "importance" à la lumière de l'histoire moderne*, dans Ch. PERELMAN, éd., *Raisonnement et démarches de l'historien*, Bruxelles, (1973), pp. 65-81. A ce propos il y a le problème de la part des mécanismes de comportement dans les structures économiques de "longue durée", cfr. E. SCHOLLIERS, *Evolutietendensen van sociaal-ekonomische structuren*, dans *Studia Philosophica Gandensia*, 1969, 7, pp. 209-222.

Employer la connaissance du passé à l'étude des mécanismes du comportement n'empêche pas de se poser la question : quelle est l'utilité de cette connaissance ? La réponse est assez simple. La connaissance des mécanismes du comportement, de la dialectique entre le comportement humain et le milieu, tant matériel que mental, peut nous informer, dans une mesure non encore déterminable, sur les manières de réagir des groupes humains dans la situation actuelle. On pourrait aller plus loin, bien qu'il s'agirait alors d'une affaire plus délicate, parce que de toute façon le hasard ne se prévoit pas. S'il est vrai que nos comportements sont déterminés dans une certaine mesure par les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, il est à la portée de l'homme de se conditionner lui-même à travers son intervention dans les circonstances tant mentales que matérielles. D'ailleurs, cela se fait. En pratique p. ex., chaque programme gouvernemental promet un certain nombre de modifications dans les conditions de vie parce que le gouvernement suppose que ces modifications amèneront chez les sujets qui les éprouvent, c.-à-d. les électeurs, des réactions positives ou l'absence de réactions négatives. Il s'agit de toute façon, en pareil cas, d'une mise en condition des comportements, donc de l'usage des mécanismes de comportement connus implicitement. Si, à première vue, il peut y avoir ressemblance avec les tentatives entreprises par les historiens avant la première guerre mondiale pour déceler les lois de l'évolution historique (Lamprecht, Spengler, Berr, Robinson), il n'en reste pas moins qu'une étude de l'histoire comme science du comportement reste fondamentalement différente (14).

En effet, si l'on arrivait par l'étude des mécanismes de comportements à établir des conclusions en rapport avec la récurrence de certains comportements passés et à venir, cela n'impliquerait nulle part des prédictions en rapport avec la récurrence des circonstances extérieures. Certains comportements ne peuvent se répéter que dans le cadre de circonstances spécifiques + une marge d'écart possibles. Vu que les comportements doivent toujours être perçus en tant que réaction à certaines circonstances, au milieu etc., il est nécessaire de pouvoir établir des prévisions quant à l'avenir des circonstances extérieures, si l'on veut du moins tendre la

(14) Karl Lamprecht et Oswald Spengler sont suffisamment connus, récemment M. SIEGEL a éclairé l'importance de Henri Berr et de sa *Revue de Synthèses Historique*, dans *History and Theory*, IX, 1970, pp. 322-334. L'importance de James Harvey Robinson est expliquée e.a. par M.G. WHITE, *Social Thought in America. The Revolt Against Formalism*, trad. française de Mario Lévi : *La pensée sociale en Amérique. La révolte contre le formalisme. Avec une nouvelle préface et une postface*, Paris, 1963, p. 28 et sves.

main à la futurologie. Le problème est de savoir dans quelle mesure c'est possible. La plus grande prudence est de rigueur (15).

L'histoire, en tant que science des comportements, exige une méthode, jette de nouvelles clartés sur un nombre de conceptions traditionnelles et pose de nouveaux problèmes. Nous présumons que l'histoire devra faire appel à la méthode inductive pour découvrir la récurrence des comportements. Nous la schématisons comme suit (16).

1. Dans un premier stade, on constate les comportements. On étudie la situation (économique, sociale, mentale), on examine les comportements d'individus, de groupes dans le cadre de cette situation.
2. Dans un deuxième stade, on examine si les comportements constatés étaient uniques au bien s'ils présentent une certaine régularité ou une certaine récurrence.
3. Dans un troisième stade, il faut déterminer quels sont les éléments qui pourront être rendus responsables dans l'ensemble de la situation dans laquelle on a établi les comportements. Il est inutile d'insister sur le fait que cette phase requiert une connaissance détaillée de la situation. Ici également, il faut distinguer les mobiles conscients et inconscients, les facteurs simples et complexes.
4. La conclusion résultant du troisième stade constitue l'hypothèse suivante : le groupe (x), sous l'influence de certains facteurs de circonstances (y), se comportera d'une manière (z), ex. : certains groupes de population pauvres (x), au plus bas d'une crise de famine (y) ne se révoltent pas (z).
5. Il faut tester la validité générale de cette hypothèse. On peut l'appliquer à des périodes autres que celle des constatations, ou à la même période, mais à d'autres contrées qui présentent les mêmes caractéristiques et dont on présume la responsabilité quant

(15) G. DUBY est lui aussi convaincu que l'historien peut faire des suggestions utiles au futurologue, cfr. *L'histoire des systèmes de valeurs*, dans *History and Theory*, XI, 1972, 1, p. 24. Bien qu'il incite à la prudence en ce qui concerne les prévisions de transformations de systèmes de valeur.

(16) G.J. KRUIJER, *Observeren en redeneren*, 4e impr., Meppel, 1968, pp. 114-120, est encore toujours une introduction claire, succincte et simple à l'induction et aux erreurs possible. Le "Committee on Historical Analysis of the Social Science Research Council" a consacré une étude importante au problème de la généralisations dans l'historiographie. Les rapports de cet examen ont été publiés par L. GOTTSCHALK, *Generalization in the Writing of History*, Chicago-London, 1963. Ils sont d'autant plus précieux parce que écrits par des historiens qui connaissent le pratique de la recherche scientifique, ce qui n'est pas toujours le cas des épistémologues qui s'occupent du même sujet.

à la récurrence des comportements. Ce test de validité générale n'est en dernière instance qu'un examen en vue de savoir en quelle mesure les caractéristiques de certaines situations peuvent changer sans que les comportements en subissent des modifications notables.

6. Ce qu'il adviendra de ces hypothèses vérifiées dans le présent ou dans un proche avenir, n'est en fait plus le problème immédiat de l'historien. Ceci n'empêche pas pour autant l'historien d'étudier les mécanismes de comportement dans le passé, mécanismes dont il présume l'utilité présente.

Nous voulons tout d'abord attirer l'attention sur le fait que ce schéma d'induction, des plus osés aux yeux d'anciens historiens, n'est en fait que le schéma suivi dans la plupart des sciences humaines et dans un nombre de sciences soi-disant exactes.

En voici deux exemples :

1. Un bactériologue constate que, dans une culture déterminée où l'on a établi la présence d'un élément étranger, les bactéries meurent.
2. Il recommence plusieurs fois l'expérience, afin de pouvoir constater la récurrence du phénomène.
3. Il examine quelle partie de cet élément étranger est responsable de la mort de la culture.
4. Il émettra donc l'hypothèse que cette partie de l'élément, dans une culture déterminée, a pour effet la mort des bactéries z.
5. Il répétera l'expérience dans d'autres circonstances, à d'autres endroits, pour tester la portée de l'action.
6. A partir de ces résultats, il pourra dire que, si à l'avenir les bactéries z se manifestent dans des circonstances x', elles mourront en présence d'éléments x.

Le deuxième exemple est beaucoup plus complexe et n'a pas encore été développé totalement.

1. Depuis le milieu du 13^e siècle, il advient qu'un certain marchand délaisse le commerce pour la rente.
2. L'historien examine si le fait est dû au hasard ou s'il est un phénomène courant.
3. Il examine ensuite quelles sont les circonstances de la situation envisagée responsables de ces comportements. On en trouve un exemple chez Pirenne dans son *Histoire économique et sociale du Moyen-Age*, (Paris, 1969, p. 136) : "L'augmentation constante de la population, en transformant leurs (des marchands) terrains en terrains à bâtir, porte à un tel degré l'abondance de leurs revenus fonciers que plusieurs d'entre eux, dès la seconde moitié du XIII^e s., renoncent à la pratique du négoce et se transforment en

rentiers''.

4. L'hypothèse est donc qu'un certain nombre de marchands, ayant investi une partie de leurs gains dans les terres, vivront uniquement de ces revenus dans une période favorable aux investissements fonciers.
5. Dès lors, il faut vérifier cette hypothèse dans d'autres lieux, d'autres villes et dans d'autres périodes (17).
6. Si la vérification est exacte nous pouvons nous attendre à ces mêmes comportements dans des situations analogues. Mais il est clair que l'industrialisation ne permet plus de s'attendre à des situations analogues.

Bien que la réalité soit beaucoup plus complexe que ce qui ressort de cet exposé, il suffira provisoirement pour montrer comment on peut étudier les récurrences de comportements. D'autre part, et ceci étonnera les milieux professionnels, l'histoire n'a jamais cessé de jouer ce rôle dans la vie quotidienne de l'homme. Nous voyons que, dans la vie de tous les jours, le passé est encore employé comme réservoir de comportements. On y puise pour définir son comportement. L'unique différence est que l'on ne fait pas usage de l'histoire vieille de deux mille ans, mais de celle des générations plus récentes. (Il faut noter toutefois que les comportements des générations plus récentes résultent d'expériences séculaires). Voici quelques exemples à titre de démonstration.

- Le respect des campagnards pour le passé et pour la tradition ou plutôt pour le conservatisme traditionnel (jusqu'au moment où l'exploitation paysanne non-rentable est transformée en exploitation quasi-industrielle) est la suite de la vie quotidienne de ce groupe. Pour chaque problème ayant trait aux récoltes ou aux animaux auquel il était confronté, le paysan, même au cours d'une bonne partie du 19^e siècle, n'avait qu'un seul recours. Il lui fallait puiser dans sa mémoire ou demander aux vieux comment ils avaient eux résolu le problème. La connaissance des comportements acquise par les vieux, grâce à leur propre expérience et grâce à la tradition, était le réservoir dans lequel ils puisaient. Ils y étaient forcés à défaut d'alternatives, pour résoudre d'une manière plus ou moins adéquate les problèmes de l'heure. Le passé devient ainsi nécessairement synonyme de connaissance, de sagesse. On n'agit

(17) R.C. VAN CAENEGEM fait remarquer très justement que cette comparaison ou vérification est l'instrument employé en histoire pour remplacer l'expérimentation des sciences sociales actuelles et d'un certain nombre de science exactes, cfr. *De moderne geschiedschrijving: een wetenschap zonder experiment*, dans *Studia Philosophica Gandensia*, 1969, 7, p. 98.

plus par analogie avec le passé et par là même dans le respect du passé ("le conservatisme") à partir du moment où les expériences antérieures cessent d'être déterminantes dans le problème des animaux et des récoltes, mais conformément aux impératifs des techniques modernes et des machines. Dans la mesure où ces dernières prennent une importance accrue, la connaissance des générations antérieures, elle, devient de plus en plus inadéquate et superflue (G. Duby, *Histoire des valeurs*, p. 17).

- Prenons les partis politiques. Le respect de la tradition et de l'ordre, de ce qui est établi, n'est en dernière instance qu'une garantie permettant aux mécanismes acquis de continuer à se manifester. Car c'est dans ce cas seulement qu'on peut leur opposer les moyens déjà connus. Le sentiment de sécurité qui en résulte n'est en somme que la conviction que la connaissance acquise dans le passé quant aux comportements suffira pour l'avenir. Toute perturbation de la tradition nécessite un remaniement de la pensée à la lumière des circonstances nouvelles. Les "leçons" apprises antérieurement perdent leur validité. Ce qui était évident devient problématique. Ce qui explique pourquoi des situations de crise économique ou politique sont presque toujours suivies d'un réflexe conservateur, manière d'instaurer autoritairement la tradition.
- En période de mobilité verticale, où il est donné à beaucoup de s'élever au-dessus de la classe sociale dont ils sont issus, les individus et les groupes manifestent ce qu'on nomme par un terme peu éloquent des "frustrations". Leurs comportements dans leur nouveau milieu ne présentent plus d'analogie avec les comportements du milieu dont ils sont issus et où ils ont grandi. Il faut qu'ils acquièrent, à l'âge adulte, un nouveau modèle de comportement. Il leur est impossible de faire usage des enseignements de leur histoire. Ce qui s'accompagne, pour bon nombre d'entre eux, d'un sentiment d'insécurité permanente. Ils se retrouvent dans la vie journalière d'un groupe différent, au passé différent. Passé qui leur est inconnu. Il faut pourtant qu'ils le connaissent parce qu'ils sont dans l'obligation de s'y conformer. Ils ne veulent pas se rendre inacceptables pour le nouveau groupe.

On pourrait étendre ces exemples à la vie des institutions (le rôle des précédents p.ex.), à celui des secteurs tels l'économie, le droit, etc. Mais il importe peu, ici, d'être exhaustif.

On peut se demander, à juste titre, pourquoi l'histoire n'a pas abordé le problème des récurrences, ne fût-ce qu'au cours des cinquante dernières années. Pourquoi s'est-elle surtout préoccupée du non-récurrentiel, de faits et d'événements qui, de par leur caractère exceptionnel n'entraient pas en considération pour l'étude des

réurrences, des comportements récurrents, des mécanismes ?

J. Dhondt en a donné une explication particulièrement pertinente (18). Avant la première guerre mondiale, l'histoire, science pilote, avait cette ambition. Elle essaie de fixer des lois de l'évolution. Il suffit de lire quelques pages de K. Lamprecht p. ex. pour s'en convaincre. Mais le phénomène n'était pas spécifiquement allemand. Il avait ses représentants aussi bien aux Etats-Unis qu'en France. Malheureusement, les historiens prétendant fixer les lois de l'évolution n'étaient pas plus préparés à la catastrophe qu'était la première guerre mondiale que l'homme de la rue. Pour cette école historique, la première guerre mondiale n'a pas seulement été une catastrophe, mais un blâme. Dès lors, les historiens ont renoncé à toute solution de ce genre. Ils se sont retirés modestement tout en s'armant contre tout reproche de fausse modestie en disant que chaque fait historique est unique, qu'il n'y a pas de leçon à en tirer puisqu'un fait ne se répète jamais de manière identique. Il fallait étudier chaque fait dans son unicité.

En plus de celui de l'unicité, le repli de l'histoire professionnelle a introduit un deuxième postulat d'ordre plus méthodologique, qui devait consolider ses convictions. Si chaque fait historique est unique, il est logique de traiter le point d'aboutissement d'une évolution spécifique (ex. la révolution russe) comme un fait historique qui s'est produit parce qu'il fallait qu'il se produise. Autrement dit, nous avons trop souvent perdu de vue que les éléments historiques peuvent être envisagés comme une probabilité déjà réalisée, comme une des alternatives possibles qui s'est déjà réalisée avec toutes les conséquences qui en découlent pour les méthodes scientifiques.

Ces deux postulats, celui de l'unicité du fait (a) et celui de l'histoire envisagée comme une probabilité réalisée (b) se situent d'une toute autre manière dans l'histoire lorsqu'on envisage celle-ci comme science du comportement. Il en est de même pour le problème de la soi-disant "objectivité" (c).

a) Le fait historique considéré en tant que probabilité réalisée.

Si l'on est convaincu que les faits historiques passés étaient inéluctables puisqu'ils se sont produits, on est convaincu également du fait que le degré de nécessité du fait historique est de 100%. On rétorquera que personne n'est convaincu d'un tel a priori. Mais est-ce

(18) Cfr. *op. cit.*, *L'histoire récurrente*.

bien le cas ? "L'historien écrit toujours l'histoire en fonction du point d'aboutissement de l'évolution" écrivait J. Dhondt et il ajoutait : "Il sera amené par là à considérer comme importants les événements qui constituent la trame du développement vers l'aboutissement" (19). Cela signifie concrètement qu'il envisagera toutes les données qui ont conduit à l'établissement de ce fait, sans distinguer fondamentalement les données plutôt fortuites de celles comprises dans la tendance normale de l'évolution. Il n'envisagera donc pas non plus les éventuelles alternatives fonctionnelles comprises elles aussi dans la tendance normale, mais non-réalisées. Cela ne l'empêchera pas pour autant de les mentionner çà et là, mais il n'est nullement tenu de les différencier du point de vue méthodologique. Il lui faut uniquement envisager les lignes qui sont tracées jusqu'au point d'aboutissement, puisque le point d'aboutissement est son point de départ. L'historien essaiera également d'accumuler le plus de matériaux et d'arguments possibles, afin de prouver que le point d'aboutissement était inéluctable. Qu'il le veuille ou non, il adhère de par ce fait à la conviction que le degré de nécessité du processus est de 100%. Théoriquement, l'historien doit être en mesure de conclure qu'il y avait plus de chances pour que le fait se produise que de chances qu'il ne se produise pas, mais qu'il en a été empêché par certains facteurs contingents ou bien que plusieurs solutions portaient à chances égales et que les autres ont été éliminées à cause du choix d'une solution (20).

En fait, dans l'optique de l'histoire comme science du comportement, on ne peut pas partir du point d'aboutissement parce qu'il ne peut pas être considéré a priori comme résultante pure des mécanismes de comportement. Les contingences peuvent influencer radicalement le cours des choses, mais elles n'ont aucune valeur pour l'étude des comportements, si ce n'est pour étudier les comportements à l'égard des contingences ou pour examiner dans quelle mesure les facteurs contingents ont été repris dans les calculs.

(19) J. DHONDT, *Histoire et reconstitution du passé*, dans Ch. PERELMAN, *Raisonnement...*, p. 99. William DRAY, *Laws and Explanation of History*, London, 1957, consacre un paragraphe du dernier chapitre intitulé *How-possible and Why-necessarily* qui va dans la même direction.

(20) D.H. FISCHER formule le problème de la manière suivante : "...all inferences from empirical evidence are probabilistic. It is not, therefore, sufficient to demonstrate merely that A was possible the case. A historian must determine, as best he can, the probability of A in relation to the probability of alternatives. In the same fashion he cannot disprove A by demonstrating that not-A was possible, but only by demonstration that not-A was more probable than A. This is the rule of probability", dans *The Historians' Fallacies*, p. 63.

Il est donc nécessaire de reconnaître le degré de nécessité dans lequel les faits se sont accomplis.

L'étude de la probabilité n'est toutefois possible qu'en tenant compte des facteurs de contingence, mais encore davantage en tenant compte des alternatives fonctionnelles. Il faut le souligner. Que les alternatives sont fonctionnelles, signifie que chaque situation ne comprend pas nécessairement qu'une seule solution, mais qu'il est possible de trouver plusieurs alternatives de solution possibles à peu près aussi fonctionnelles et équivalentes les unes que les autres par rapport à la problématique. Mais dès qu'on a choisi une solution (en supposant qu'il y ait un choix possible), les chances de réalisations possibles des autres solutions diminuent. La nécessité et les moyens d'en arriver en même temps à différentes solutions disparaissent. Ce seront donc les possibilités équivalentes et non la réalisation qui serviront de point de départ à l'historien, afin qu'il puisse obtenir une information valable relative aux comportements.

b. Le problème de l'unicité de l'événement historique est-il un problème ? (21)

Personne ne contestera que qualifier une civilisation, un individu, une situation d'uniques, signifie qu'une civilisation, un individu, une situation, déterminés, ne se répètent jamais identiquement. Les civilisations égyptienne, grecque et occidentale ne se répèteront jamais de manière identique. On ne peut pas affirmer davantage que l'histoire d'un seul individu se répètera de manière identique dans l'histoire d'un autre individu. En effet, l'histoire totale d'une civilisation, d'un individu, d'une situation est unique.

Cela n'implique nullement que *tout* soit unique dans l'homme, que tout soit unique dans la civilisation grecque. Cette forme "totale" d'unicité se situe en dehors du champ d'intérêt de toute science du comportement. On peut même se demander dans quelle mesure l'unique peut faire l'objet d'une science. Quelle est la valeur d'un diagnostic qui n'est applicable qu'au patient chez qui on a constaté la maladie ? En d'autres termes, quelle est la valeur du diagnostic, si la maladie est unique ?

Le fait que deux situations, deux comportements soient

(21) Cfr. e.a. C.B. JOYNT et N. RESCHER, *The Problems of Uniqueness in History*, dans *History and Theory*, I, 1960, pp. 150-162; W. DRAY, *Laws and Explanation...*, pp. 44-49; K.R. POPPER, *Das Elend des Historizismus*, 3e éd. revue, Tübingen, 1971, pp. 114-115.

analogues ou récurrents dépend en dernière instance des éléments qu'on y distingue. Le problème de la récurrence est donc également un problème de la perception. Si l'on s'attend, dans une deuxième situation, à la même multitude de détails observés dans la première situation, la deuxième situation ne pourra jamais être considérée comme analogue à la première. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on fait abstraction de certains détails, où l'on ne garde que les caractéristiques essentielles, que l'on peut envisager les analogies, les récurrences (22). (On trouve le même problème au niveau de la langue : quel est l'écart consenti à la couleur bleue pour que le même terme de bleu puisse encore lui être appliqué. D'ailleurs, la langue est d'importance capitale dans ces processus, mais nous ne ferons pas ici de digression à ce sujet).

Un problème spécifique et nouveau apparaît ici. Dans quelle mesure peut-on faire abstraction de certains éléments ? Si l'on fait abstraction d'un trop grand nombre d'éléments, les conclusions deviennent des truismes. Si l'on ne fait pas assez abstraction, la comparaison est rendue difficile. Nous ne voyons pas encore nettement quel critère objectif on pourrait introduire.

c. Le problème de l'objectivité en tant que problème typiquement historique (23).

Il est frappant et en même temps symptomatique que le problème de l'objectivité préoccupe surtout les historiens alors que le terme ne s'emploie que rarement ou même jamais en sociologie, en anthropologie, en psychologie. Peut-on en conclure que les autres sciences humaines sont moins sujettes aux erreurs ou qu'elles ne s'en préoccupent pas ? Vraisemblablement non. Où est le problème ?

Laissons un instant les dictionnaires et demandons-nous ce que nous voulons dire en disant qu'une étude historique n'est pas objective. Tout simplement qu'à l'aide du matériel historique on arrive à des conclusions à dimensions idéologiques, éthiques, philosophiques et autres, conclusions qu'on n'aurait pu admettre qu'après un emploi "judicieux" des sources. Il s'agit surtout de conclusions d'importance exemplaire. Par contre, si l'on arrive à des conclusions qui n'adhèrent en rien aux thèses idéologiques,

(22) R.F. BERKHOFER, *A Behavioral Approach...*, p. 256 et svtes.

(23) I. WALLERSTEIN est remarquable et clair dans *L'Organisation des sciences humaines et l'objectivité*, dans *Cahiers internationaux de sociologie*, XVIII, 1971, pp. 41-48.

philosophiques, éthiques actuelles et que ces conclusions ne semblent pas davantage justifiées à partir des sources employées, on ne dira pas que l'historien n'a pas été objectif, mais qu'il s'est trompé.

L'abus que l'on fait de l'histoire dans le cas de soi-disant non-objectivité n'est que la réduction du passé à un matériel servant à l'affirmation ou à la négation de jugements de valeur. On aborde ainsi la littérature se rapportant à la "Werturteilsfreiheit" des sciences sociales (24).

Le problème s'avère plus complexe lorsqu'on s'interroge au sujet des jugements de valeur et des préjugés inconscients, au sujet des évidences qui participent à l'examen historique. Il est impossible d'écrire un mot sensé sans cadre de référence comprenant des valeurs et des normes, se référant au logique et à l'illogique, à l'important et à l'insignifiant. D'autre part, chaque cadre de référence a son aspect "partial", il doit l'avoir. Il n'est possible de travailler qu'avec la connaissance dont on dispose et pas avec la connaissance qui sera acquise dans quelques décennies. Ce n'est là qu'une seule limitation, mais, en pratique, il est vrai que les défauts d'une étude du fait de ces limitations gnoséologiques ne seront que rarement qualifiées de non-objectifs. Le problème de l'objectivité, du moins dans le langage usuel de l'historien, ne se situe pas à ce niveau.

Dans l'optique de l'histoire comme science du comportement, il n'est pas plus question d'objectivité que chez les psychologues p. ex. La totalité du problème est réduit à un problème de validité ou de non-validité des conclusions, à une question d'exactitude ou d'inexactitude, à un problème de réduction d'erreurs. L'historien qui constate certains comportements n'a pas besoin de se mêler de savoir si ces comportements, si les mécanismes de ces comportements entrent dans un cadre de référence honorable sur le plan éthique. Il était possible dans l'historiographie traditionnelle d'accuser l'historien de partialité. Ce n'est plus possible pour une histoire où les mécanismes de comportement occupent une place centrale. Il est permis de se tromper. Mais c'est alors un problème de méthodes employées et non plus un problème d'engagements (in)conscients.

(24) Le problème fait à nouveau fureur dans le *Historische Zeitschrift*. Cfr. Herman VON DER DUNK, *Wertfreiheit und Geschichtswissenschaft*, *Hist. Zeitschr.*, 214, 1972, pp. 1-25; D. JUNKER, *Über die Legitimität von Werturteilen in den Sozialwissenschaften und der Geschichtswissenschaft*, *Hist. Zeitschr.*, 211, 1970, pp. 1-33.

II. LES IMPLICATIONS METHODOLOGIQUES (25)

L'exercice de l'histoire comme science du comportement embrasse indiscutablement un certain nombre d'implications méthodologiques. La différence entre cette sorte d'histoire et l'histoire traditionnelle est une différence relative au degré de généralisation. Ou comme le démontre clairement Gottschalk (26) dans sa classification, c'est en fait une question de passage d'un niveau déterminé à un niveau plus élevé.

Au degré le plus bas Gottschalk place les historiens qui croient que l'événement historique est unique. Ils sont d'avis qu'il convient d'insister sur les différences plutôt que sur les ressemblances. Ils ne pensent aux généralisations que s'ils n'en sont pas conscients et essaient de les éviter dans le cas contraire. C'est à ce niveau que l'on rencontre les historiens qui acceptent les tendances généralement valables comme allant de soi, ne se préoccupant pas du caractère scientifique de ces jugements. Ils s'en remettent pour cet aspect aux autres sciences humaines. C'est aussi à ce niveau que l'on trouve les historiens qui se laissent tenter par l'étude des problèmes périphériques et irrelevants mais particulièrement bien fournis. Ce sont les auteurs d'articles résultant de l'un ou l'autre fonds d'archives "riche". C'est l'épaisseur des paquets qui est le seul critère de relevance.

C'est au deuxième degré que Gottschalk place les historiens "descriptifs-narratifs". Ils généralisent consciemment, mais ils s'efforcent de limiter leurs généralisations à l'exposé historique qu'ils traitent. Autrement dit, la généralisation n'est certainement pas leur but essentiel; leur préoccupation principale se situe dans la description de ce qui fut.

Gottschalk passe ensuite au troisième degré. On y trouve les historiens pour lesquels la généralisation constitue le principal effort. Il fait encore quelques subdivisions mais elles possèdent toutes la caractéristique principale de ce troisième niveau. Les historiens essaient d'élaborer une hypothèse ou théorie qui aidera à expliquer un nombre de faits apparentés. Certains se limitent aux généralisations de tendances analogues, d'autres dépassent le sujet et cherchent à trouver des parallèles et des analogies dans d'autres lieux et d'autres périodes du passé; certains d'entre eux essaient de passer au stade de la formulation de généralisations possédant une valeur de

(25) Par E. WITTE.

(26) L. GOTTSCHALK, *Generalization in the writing of History*, Chicago-London, 1963.

prévision ou de contrôle (27).

Dans les pages qui précèdent on a tenté de définir l'histoire comme science du comportement. Il en ressort clairement que les collègues travaillant de telle sorte se situent à ce troisième degré, ce qui implique des conséquences méthodologiques déterminées. Il va de soi en effet que celui qui veut donner à son étude une dimension du 3^e degré, sera supposé s'en tenir aux normes généralement appliquées en sciences du comportement. Si l'historien veut avoir la prétention de porter des jugements universellement valides ayant trait aux facteurs déterminants du comportement humain et de leur attribuer en outre une valeur de probabilité, il devra être prêt à accepter les mêmes critères méthodologiques. Cela signifie concrètement que nous ne pouvons pas nous arrêter en cours de route mais qu'il nous faudra passer par les quatre phases inhérentes à toute recherche scientifique : observe-guess-predict-check (28).

La première phase du processus scientifique est constituée par le rassemblement et par l'agencement des matériaux. C'est dans cette phase par excellence que l'historiographie traditionnelle nous offre de fort bons points de référence. En effet, la critique historique est indispensable à ce stade. Mais puisque la finalité dernière est différente pour les deux catégories d'historiens - le but des uns est le dépistage et la prévision de tendances dans le comportement humain, le but des autres est de démêler des actes, des décisions et des événements uniques - l'objectif influencera cette première phase. Cet essai de formation d'hypothèses guidera les historiens du 3^e degré dans la recherche descriptive et dans l'articulation systématique des données. Ceci n'implique nullement qu'il ne faille attribuer une place importante à cette phase. La science ne sait que faire d'hypothèses formulées trop vite, c.-à-d. d'hypothèses ayant trop peu de liens avec la réalité de fait. Une fixation trop rapide des faits sur un modèle théorique n'apporte rien de positif.

C'est essentiellement dans cette première phase que la tradition positiviste régnant en historiographie peut faire preuve de sa valeur

(27) Gottschalk distingue aussi un sixième niveau, celui de "l'école des philosophies cosmiques en histoire", qui suppose des philosophies permettant de comprendre le cours d'événements humains passés et à venir.

(28) Les ouvrages suivants servirent à l'élaboration des paragraphes suivants : M. BUNGE, *Scientific Research*, Springer Verlag Berlin, Heidelberg, New York, 1967, 2 vol.; A. DE GROOT, *Methodologie, grondslagen voor onderzoek en denken in de gedragswetenschappen*, Den Haag, 1966; E. NAGEL, *The structure of science*, New York, 1961; K. POPPER, *The logic of scientific discovery*, London, 1961; *Conjectures and refutations; the growth of scientific knowledge*, London, 1965.

opérationnelle. Cette tradition est l'un des arguments de l'histoire face à la méthode de travail souvent hâtive des chercheurs d'autres sciences humaines, du moins là où il s'agit de la phase d'observation.

Mais ainsi qu'on l'a dit plus haut, la découverte de mécanismes de comportement implique l'étude de phénomènes relatifs à des groupes et à des collectivités. A ce stade d'observation, l'historien devra donc orienter sa recherche sur *une multiplicité* de faits et d'événements. Dès lors, pour citer quelques exemples, ce ne sera plus l'origine, l'éducation, la fortune ou les relations d'un seul évêque qui seront relevantes, mais celles du groupe des évêques; ce ne seront plus les habitudes de lecture de tel homme illustre au 19e siècle qui dévoilera des perspectives intéressantes, mais celles des hommes du 19e siècle en général; il ne faudra pas citer de matériaux au sujet de la révolution belge en tant que fait unique mais la situer dans le cadre des phénomènes de transfert du pouvoir dans les processus révolutionnaires; ce ne sera pas un système déterminé d'enseignement, ce sera le système d'enseignement en général qui comptera et l'on peut multiplier à l'infini les d'exemples. On retiendra donc qu'il faut tendre à une multitude de faits qui permettra, dans les stades ultérieurs, de séparer le général du particulier, les régularités des contingences.

La formulation d'hypothèse est le deuxième stade du processus scientifique. C'est dans ce but qu'on travaille sur le matériel acquis. Le chercheur y cherche les connexions et tend à le faire systématiquement, afin d'être à même d'en dégager quelques hypothèses.

A cette seconde phase, c'est-à-dire la phase exploratrice dans laquelle les hypothèses non mises à l'épreuve sont seulement formulées et dans laquelle ne se pose pas fondamentalement la question de la force démonstrative, succède la question principale qui s'informe de la *justesse* de l'hypothèse. Il ne nous suffit pas en effet de disposer d'hypothèses ou de théories (29) qui établissent une corrélation entre ce qu'on veut expliquer et ce à partir de quoi on veut l'expliquer. Ce n'est qu'au moment où on peut démontrer que les conditions exprimées dans ces hypothèses et ces théories étaient effectivement présentes qu'on pourra parler de modèles explicatifs *confirmés*. L'hypothèse ou la théorie est-elle à même de survivre à la mise à l'épreuve? Voilà la question fondamentale par laquelle

(29) La différence entre théorie et hypothèse n'en est pas une de principe : on admet en général que ce n'est qu'une question de gradation. Une hypothèse a un caractère simple, une théorie un caractère composé (A. DE GROOT, *op. cit.*, p. 80).

commence la recherche scientifique. Le chercheur doit démontrer que son hypothèse a une validité générale. Qu'est-ce à dire ? Le principe de "falsifiabilité" ne nous permet pas de conclure à la *justesse* d'une théorie, même si on l'a vérifié maintes fois et quels que soient les résultats positifs obtenus. Ce qu'on peut faire c'est examiner si la théorie dans les cas étudiés est *fausse*. A l'aide de ces vérifications on peut constater si elle peut être provisoirement maintenue. Une entreprise de mise à l'épreuve est donc essentiellement basée sur la falsification. Comment se déroule-t-elle ? A partir de la formulation claire et précise d'une hypothèse il faut pouvoir déduire des prévisions susceptibles d'être éprouvées. Cela veut dire que la mise à l'épreuve doit s'effectuer à l'aide de cas ou d'événements non encore examinés. Autrement dit la mise à l'épreuve peut concerner aussi bien des événements passés que des événements à venir. De là une conclusion importante pour l'historien : les faits et les événements du passé peuvent constituer un matériel de vérification valide.

Dès lors que la première exigence dans la recherche scientifique est la vérification; l'historien cherchant des cohérences d'une portée plus ou moins générale dans les conduites humaines devra se soumettre à cette exigence et essayer de confirmer ses hypothèses à l'aide de critères méthodologiques bien définis.

Ce ne sont pas les recherches préalables, la partie explorative, qui prédominent - dans la plupart des cas on peut les omettre dans l'exposé - mais c'est l'essai de confirmation qui constitue la partie principale et qui doit être développé de manière précise. Cela implique qu'au préalable il faut déterminer clairement de quelles cohérences il s'agit au juste, à quels cas l'hypothèse se rapporte et quelles prévisions il faut vérifier. A cela s'ajoute des descriptions des variables à employer, de la manière dont s'effectuera le sondage et de la nature des critères de confirmation. Inutile d'ajouter que l'essai de confirmation s'effectue au moyen de sondages objectifs (30). On précisera au lecteur comment on a forcé les matériaux à livrer les réponses. Enfin, la manière dont se fera l'évaluation des résultats de la mise à l'épreuve. Car tout cela doit permettre de contrôler si cette mise à l'épreuve satisfait aux exigences scientifiques. A cet exposé préalable succède l'épreuve même et l'évaluation par rapport aux prévisions établies dans l'hypothèse. C'est la phase de contrôle qui clôture la recherche.

L'historien belge en l'an 1973 peut manifester quelque

(30) Au sujet de la notion d'"objectivité en sciences du comportement" voir également A. DE GROOT, *op. cit.*, pp. 171-205.

scepticisme quant à la mise en pratique de ces exigences théoriques. On n'ose nullement prétendre pouvoir atteindre rapidement ce but. Cela n'empêche qu'un scepticisme trop poussé serait mal venu. Provisoirement et pendant quelque temps on sera dans une phase expérimentale avec toutes les erreurs inhérentes à une telle phase. Mais l'expérience en vaut la peine. Quelques exemples. Pourquoi l'historien ne vérifierait-il pas des hypothèses concernant l'intervention des forces armées et de la police lors de grèves dans le système capitaliste ? Suivons-le dans les phases successives du processus d'observation-prévision. Déjà dans la première phase, celle du rassemblement et de la description des faits, le but proposé, c.-à-d. la recherche de corrélation, aura une influence manifeste. Il ne se contentera pas d'étudier un petit nombre de cas, ni de *quelques* faits qui se rapportent au phénomène. La formation d'hypothèses ne sera féconde qu'à partir du moment où il aura examiné un grand nombre de grèves aux aspects aussi nombreux et divers que possibles. Il ne se bornera pas à l'étude des grèves où effectivement a eu lieu une intervention armée, mais il recherchera aussi les circonstances de celles où cette intervention n'a pas eu lieu. Car comment pourra-t-il déceler des critères d'évaluation s'il ne dispose pas de données concernant d'autres situations ? Dans la mise à l'épreuve ces données seront en effet aussi importantes que les autres. Il faut donc rassembler des matériaux sur tout ce qui se rapporte directement ou indirectement au phénomène : les secteurs où les grèves ont eu lieu, le degré d'organisation des grévistes dans chaque grève et leur nombre, les interventions des militants, les gouvernements qui sont au pouvoir, les rapports entre patrons et gouvernement, les rapports entre la force armée et le pouvoir légitime, ainsi que l'intervention des autorités locales. Voilà une série d'informations qu'il faudrait compléter par d'innombrables autres données. A la lumière de cette recherche on peut constater l'extraordinaire utilité des études descriptives déjà effectuées. Plus ces études sur une grève déterminée sont exhaustives, exactes et nombreuses, d'autant plus facile sera pour l'historien la tâche de rassemblement et son exploration des matériaux qui devra lui permettre de découvrir d'éventuelles corrélations qu'il formulera en hypothèses. Et le voilà dans le 3^e et le 4^e stade. S'il a constaté par exemple qu'il y a une cohérence entre l'intervention armée et la présence au gouvernement d'un groupe déterminé de détenteurs du pouvoir, il doit faire un essai de formulation précise de cette hypothèse, de détermination des variables, de démonstration de la nature des corrélations et cela à l'aide d'un nombre de données aussi grand que possible et qui ne concerne pas les grèves, dont l'examen lui a permis de dégager ses

hypothèses. C'est surtout de cette dernière tentative et de la manière dont elle s'est effectuée qu'il importera que le lecteur soit informé avec précision.

Autre exemple qu'on a récemment tenté d'élaborer (on laisse aux critiques le soin d'en juger) : l'historien essaie d'étudier les cohérences dans le processus de la conquête du pouvoir municipal de type révolutionnaire et plus spécialement le rôle des adhésions spontanées dans ce processus (31). Dans ce cas non plus il ne suffit pas de rassembler autant de matériaux que possibles sur toutes ces adhésions. Les adhésions non-spontanées méritent autant d'attention. Si l'historien découvre qu'il y a une corrélation entre, d'une part la mesure dans laquelle le pouvoir établi a été entamé et la capacité d'organisation des noyaux révolutionnaires avant la révolution et, d'autre part les adhésions spontanées, il s'agira alors dans la phase suivante de mettre cette idée à l'épreuve à l'aide d'autres processus révolutionnaires de conquête du pouvoir. Et dans ce cas à nouveau, on revient à l'exposé détaillé des concepts, à l'analyse de leur contenu et des critères permettant d'aboutir à une confirmation.

Il va de soi que cette mise à l'épreuve doit se faire et se refaire. Ainsi les hypothèses se feront plus nuancées et deviendront l'occasion de nouvelles hypothèses. Le travail scientifique n'est pas terminé quand on a confirmé le phénomène des adhésions spontanées à l'aide d'une vingtaine de cas; non plus après avoir étudié toutes les grèves *belges* des 19^e et 20^e siècles. Il en résulte une conséquence reconfortante. Dès qu'ils étudieront les mécanismes de comportement, les historiens n'auront plus guère entre eux ce sens aigu de la propriété exclusive de leur objet d'étude, avec bien souvent les petites mesquineries qui en découlent. Plus il y en aura à vérifier les mêmes hypothèses à l'aide de matériaux nouveaux, plus il y a de chance qu'on puisse chercher des corrélations d'une manière justifiée scientifiquement.

Dans toute cette optique c'est la mise à l'épreuve et non l'invention de l'hypothèse qui est accentuée. Il importe donc peu pour l'historien d'où vient l'hypothèse ou par qui elle est formulée. Deux possibilités : ou bien dans une autre branche des sciences du comportement des recherches pertinentes ont été effectuées et des hypothèses ont été formulées concernant le phénomène qu'il veut étudier et, en ce cas, il peut s'attaquer de suite à la mise à l'épreuve des hypothèses par l'intermédiaire de ses nouveaux matériaux et au contrôle des résultats; ou bien il n'y a pas eu de recherche

(31) E. WITTE, *Politieke machtsstrijd in en om de voornaamste Belgische steden, 1830-1848*, Brussel, Pro Civitate, nr. 37, 1973, p. 19 et suiv.

correspondante dans une autre branche et, en ce cas, il entreprend d'abord les études descriptives et exploratives.

D'autres arguments peuvent éventuellement convaincre l'historien d'appliquer cette méthode, s'il veut travailler d'une manière scientifique au "third level" : aborder le problème de manière négative et poser la question si en toute rigueur il est possible de donner une véritable *explication* en se bornant à et en ne travaillant que sur des faits et des événements uniques. Cette question a déjà fait couler pas mal d'encre et elle a déjà reçu bon nombre de réponses diverses. Karl Popper - le principe de falsifiabilité porte son nom - n'y donna pas une réponse tout à fait négative. Mais il affirme que c'est uniquement en histoire que l'on attache de l'importance à l'explication causale d'événements uniques. Il n'affirme pas pour autant que c'est pour cela que l'histoire perturberait l'unité de la méthode scientifique. Il résolut le problème en déclarant que l'historien fait usage de théories universellement valables, mais qu'il les considère implicitement comme acquises. L'historien emploie lui aussi des théories mais il le fait inconsciemment; il ne les emploie pas comme des lois universelles qui pourraient l'aider à éprouver ses hypothèses mais elles sont impliquées dans son appareil conceptuel. La chose est claire pour Popper (32) : les "sciences théoriques", comme il les nomme (p. ex. la sociologie), sont intéressées par la mise à l'épreuve de lois universelles; l'historien les accepte comme allant de soi et il s'intéresse surtout à la découverte de jugements singularisés. Son élève, Carl Hempel, se joignit totalement à cette idée de base et la développa dans "Explanation in Science and History" (33). Il montra lui aussi que "historical explanation aims to show that the explanandum phenomenon resulted from certain antecedent and perhaps concomitant conditions, and in arguing this they rely more or less explicitly on relevant generalization (...). As a rule however the generalizations underlying a proposed historical explanation are largely left unspecified" (34). Il étudia les différents modes d'explication employés par l'historien; il constata que celui-ci travaille toujours avec des jugements inexprimés mais généralisateurs et il conclut que l'histoire, qui s'occupe d'événements uniques, apporte des propos et des explications scientifiquement fondées (35).

Cette manière de prendre les choses de Popper et de Hempel a

(32) K. POPPER, *De armoede van het historicisme*, Amsterdam, 1967, p. 140. Il énonce la même théorie dans ses autres ouvrages.

(33) C. HEMPEL, *Explanation in Science and in History*, dans *Frontiers of Science and Philosophy*, London, 1962.

(34) *Ibidem*, pp. 19-20.

(35) *Ibidem*, p. 31.

déjà suscité bon nombre de réactions, principalement de la part des épistémologues. Parmi eux deux tendances se dégagèrent clairement : les défenseurs et les adversaires du modèle appelé "covering-law". Gardiner p. ex. analysa de manière fort critique les méthodes de travail des historiens mais il ne rejeta pas l'idée de base formulée par Popper et Hempel (36). En dépit d'une série de polémiques concernant la méthode historique, Mandelbaum même donna au "Problem of historical Knowledge" (37) une tendance conciliante. Par contre W. Dray s'oppose radicalement au modèle du "covering-law" dans son "Laws and Explanation in History". Comme l'histoire s'occupe de faits uniques, il lui dénie la possibilité d'élaborer des lois : en effet, les lois concernent toujours des événements pouvant se répéter. "The historians may use no law at all", telle est la position de Dray (38). Il appelle l'attention sur le rôle des "narratives" en histoire et sur l'erreur souvent commise par l'historien de croire notamment qu'il a expliqué quelque chose, alors qu'il en a raconté l'histoire (39).

Sans songer un seul instant à une compétence quelconque dans le domaine de la théorie de la connaissance, on peut tout de même formuler une conclusion à ce débat, souvent pénible pour les historiens "traditionnels" : notamment qu'on se trouve sur un terrain très peu sûr lorsqu'on se pose la question du caractère scientifique de l'explication de faits uniques, alors que le domaine de l'explication de faits et d'événements collectifs mais récurrents semble beaucoup plus sûr.

L'assertion faite plus haut selon laquelle il n'est pas essentiel, d'un point de vue méthodologique, de savoir d'où au juste viennent les hypothèses, soulevait déjà une question brûlante : dans l'optique de l'histoire en tant que science du comportement, quelle est le rapport entre, d'une part, les historiens et, d'autre part, les chercheurs d'autres sciences humaines ? Faut-il supprimer l'histoire en tant que science autonome et être de l'avis de J.A.A. Van Doorn qui écrivit jadis dans le cadre de l'histoire sociale : "La suppression de l'histoire sociale et son incorporation en tant que sous-discipline c'est la conclusion qui s'impose". On peut donner momentanément

(36) P. GARDINER, *The nature of historical explanation*, Oxford, 1952.

(37) M. MANDELBAUM, *A Note of History as Narrative*, dans *History and Theory*, VI, 1967, pp. 413-419.

(38) W. DRAY, *Law and Explanation in History*, Oxford, 1957, p. 45.

(39) *Ibidem*, p. 19.

ment de l'importance de la question. Le critère d'efficacité décidera si la science de l'histoire continuera à exister ou si elle sera incorporée à l'une ou l'autre discipline. Pour les historiens, il est important de démontrer que les résultats obtenus avec la méthode proposée possèdent une valeur efficace. S'ils en possèdent une, on en tirera les conclusions requises.

Il n'en est pas moins vrai que, sur le plan pratique, se pose le problème de la réalisation de la coopération interdisciplinaire. Le but final est de comprendre, d'une manière scientifique, le comportement des groupes humains. In globo, ce but est également poursuivi par les autres sciences humaines. Théoriquement, il n'y a donc pas d'obstacles. Mais si l'on veut utiliser les résultats respectifs il faut tenir compte des deux facteurs suivants : 1^o Dans les autres sciences humaines on a à faire à une différenciation et à une spécialisation toujours croissantes dans le domaine de recherche. Si pour elles aussi la finalité est la synthèse complète, on en est fort éloigné en pratique. Pour ne citer qu'un exemple : un sociologue des organisations travaille dans un domaine si bien délimité que son collègue s'occupant de la littérature n'en saura pratiquement pas long. 2^o La connaissance que les historiens ont des résultats acquis dans ces sous-disciplines est quasi nulle. Il en résulte que toute tentative d'employer ces résultats du point de vue synthétique semble momentanément utopique. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas faire des efforts dans ce sens. Mais il n'est pas certain qu'on arrivera à des résultats positifs dans de brefs délais.

La deuxième voie interdisciplinaire semble plus à la portée de l'historien. Les sous-disciplines sont susceptibles d'essais de collaboration. Le grand désavantage qui peut en découler c'est qu'ainsi on risque de s'éloigner de la fonction de synthèse; cependant la réalisation possible de cette collaboration plaide en faveur de cette méthode de travail. Cela implique naturellement qu'au cours de sa formation l'historien doit avoir la possibilité d'acquérir des connaissances suffisantes des principales sous-disciplines et qu'il doit disposer de solides instruments bibliographiques.

Il convient, bien sûr, de choisir des terrains pour lesquels on dispose d'assez de matériaux. Il faut se résigner à l'idée que certains domaines du comportement humain resteront inaccessibles : les documents d'archives ne fournissent guère toutes les données. D'autre part, il ne faut pas trop vite jeter le manche après la cognée. On ne connaît jamais les limites des sources. Beaucoup dépendra de la nature des questions qu'on posera et de la manière dont on sollicitera les réponses. C'est un problème méthodologique qui n'a pas encore suffisamment été traité, comme beaucoup d'autres

d'ailleurs. On trouvera des réponses dans la pratique. C'est elle qui montrera s'il était justifié aujourd'hui de faire un playdoyer pour l'expérience de l'histoire comme science du comportement...

Traduction du texte néerlandais en français : Eveline Namenwirth.